

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

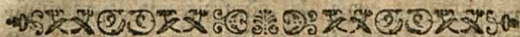
Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre VIII. Miss Byron à Lady G.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2099



LETTRE VIII.

Mis BYRON à *Lady* G.

De la maison de Selby, Mercredi, 20. *Sept.*

Ma très-chère Lady G.

Ne savez-vous point ce qu'est devenu votre frère? *Ma Grand-Mère Shirley* a vu son ombre, & a parlé avec elle pendant près d'une heure, & puis elle a disparu. Ne vous étonnez pas, ma chère. Je suis encore stupéfié du recit que *ma Grand-Mère* nous a fait, de son apparition, de ses discours, & de son éclipse! Et *ma chère Grand-Mère* ne dormoit point. C'étoit en plein midi.

Voici comme elle raconte la chose:

„ J'étois assise, dit-elle, dans mon anti-
 „ chambre, hier, toute seule, quand *James*, à
 „ qui l'ombre avoit premièrement apparu, en-
 „ tra, & me dit qu'un Cavalier souhaitoit de
 „ me voir. Je lisois l'ouvrage de *Sherlok* sur
 „ la mort, avec cette gaieté que j'éprouve
 „ toujours quand je médite sur ce sujet. Je don-
 „ nai ordre qu'on le fît entrer; & il entra, à
 „ ce qu'il me parut, un des plus beaux hommes
 „ que j'aie vu de ma vie, & en habit de voya-
 „ ge. C'étoit une ombre civile; elle me sa-
 „ lua; ou du moins je le crus. Je fus frappée
 „ de sa ressemblance avec la description que
 „ vous m'avez faite, *Harriet*, de cet aimable
 „ hom-

„ homme. Mais, au contraire de la manière
 „ des esprits, l'ombre parla la première: elle
 „ m'appella vénérable Dame, & me dit qu'elle
 „ s'apelloit Charles Grandison, d'une voix...
 „ si semblable à ce que je vous ai oui dire de
 „ la sienne, que je ne doutai point que ce ne
 „ fût sir Charles Grandison lui-même; & je
 „ fus sur le point de tomber pour sa bienvenue.

„ Elle prit place auprès de moi. Vous vou-
 „ drez bien, Madame, me dit-elle, me par-
 „ donner la liberté que j'ai prise de m'introdui-
 „ re ici. Et elle dit beaucoup de jolies choses,
 „ avec un air si modeste, si noble... elle par-
 „ la presque toute seule. Je pouvois seulement
 „ me baïsser, & être bien aisé, car je croyois
 „ encore, que c'étoit corporellement, & en
 „ effet, sir Charles Grandison. Elle dit qu'el-
 „ le n'avoit que peu de tems à rester; qu'el-
 „ le devoit aller jusqu'à je ne sai où ce soir...
 „ Quoi, lui dis-je, n'irez-vous pas à la maison
 „ de Selby? Ne voulez-vous pas voir ma fille
 „ Byron? Ne voulez-vous pas voir sa tante
 „ Selby? Non; elle prioit qu'on l'excusât.
 „ Elle parla de laisser un paquet, & parut tirer
 „ de sa poche quelques Lettres renfermées dans
 „ un papier cacheté. Elle rompit le cachet, &
 „ mit les Lettres sur la table devant moi. El-
 „ le ne voulut point prendre de rafraichissement.
 „ Elle demanda d'une manière fort polie une
 „ réponse à ce dont elle avoit parlé... fit une
 „ profonde révérence, ... & ... disparut.

A présent, ma chère Lady G., que je répète
 ma question; qu'est devenu votre frère?

Pardonnez moi ce ton léger, & de plaisante-

rie. Ma Grand Mère parla de cette visite comme d'une apparition, si soudaine, si courte, & comme s'il n'eût été vu que d'elle, que cela a donné de la légèreté à ma plume, & que je n'ai pu résister à la tentation de vous surprendre, comme il nous a surpris tous. Comment pouvoit-il faire ce voyage, ne voir que ma Grand-Mère, & s'envoler? Est-ce pour nous épargner, ou pour s'épargner lui-même?

Voici la vérité toute simple: ma Grand-Mère étoit seule, comme je vous l'ai dit: James lui dit qu'un Cavalier demandoit à la voir. Il fut introduit. Il se nomma, prit sa main, la salua... Nous connoissons si bien le caractère l'un de l'autre, Madame, dit-il, que quoique je n'aie jamais eu l'honneur d'approcher de vous, j'espère que vous me pardonnerez la liberté que je prends.

Il s'étendit alors sur les louanges de votre heureuse amie. Avec quel plaisir, ma chère, mon indulgente Grand-Mère ne les répétoit-elle pas d'après lui. J'espère qu'elle n'y mêlât pas les siennes, méritées, ou non. La louange est bien douce quand elle vient de ceux par qui nous souhaitons d'être aimés. Vous voyez, Madame, lui dit-il, un homme qui se glorifie de ses sentimens pour une des plus excellentes personnes de votre sexe, une Dame Italienne, la gloire de l'Italie! & qui par des motifs auxquels on ne peut s'opposer, l'a refusé dans le tems que, tous ses parens consentans à leur union, & des obstacles sans nombre aiant été levés, il s'attendoit qu'elle accorderoit sa main à ses vœux... Et c'étoient ses vœux. Mon amitié pour la chère

re Miss Byron est bien connue, je n'ose me servir d'un nom encore plus tendre avant que vous & elle m'y autorisiez. J'ai été fier aussi de cette amitié. Je sai trop bien ce qu'on doit à la délicatesse de son sexe en général, & à celle de Miss Byron en particulier, pour m'adresser premièrement à elle, sur le sujet pour lequel je viens vous importuner. Je ne suis pas accoutumé à faire des protestations, pas même à des Dames... S'accorde-t-il avec vos idées de délicatesse, Madame? S'accordera-t-il avec celle de Mr. & de M^{rs}. Selby, de s'intéresser en faveur d'un homme qui est dans ma situation? Un homme refuse! Un homme qui ose avouer que ce refus a été une mortification pour lui, & qu'il aimoit tendrement celle qui l'a refusé? Si vous m'accordez cette faveur, & si Miss Byron veut accepter l'offre d'un cœur qui a été partagé d'une façon si extraordinaire, (je suppose que vous êtes instruite des circonstances) vous, & elle me mettez dans des obligations que je pourrai seulement m'efforcer de payer par toute ma reconnaissance & toute ma tendresse... sinon, j'admirerai la délicatesse de la seconde Dame qui m'aura refusé, comme j'admire la piété de la première; & du moins, je suspendrai toute pensée de changer d'état.

O le plus généreux des hommes!... Ma Grand-Mère alloit poursuivre sur ce ton, mais très-sincèrement, quand l'interrompant & tirant de sa poche le paquet dont j'ai parlé; Je me flatte, Madame, dit-il, de voir quelque faveur, & quelque bonté pour moi, dans votre air. Mais je ne veux point même de faveur qu'après

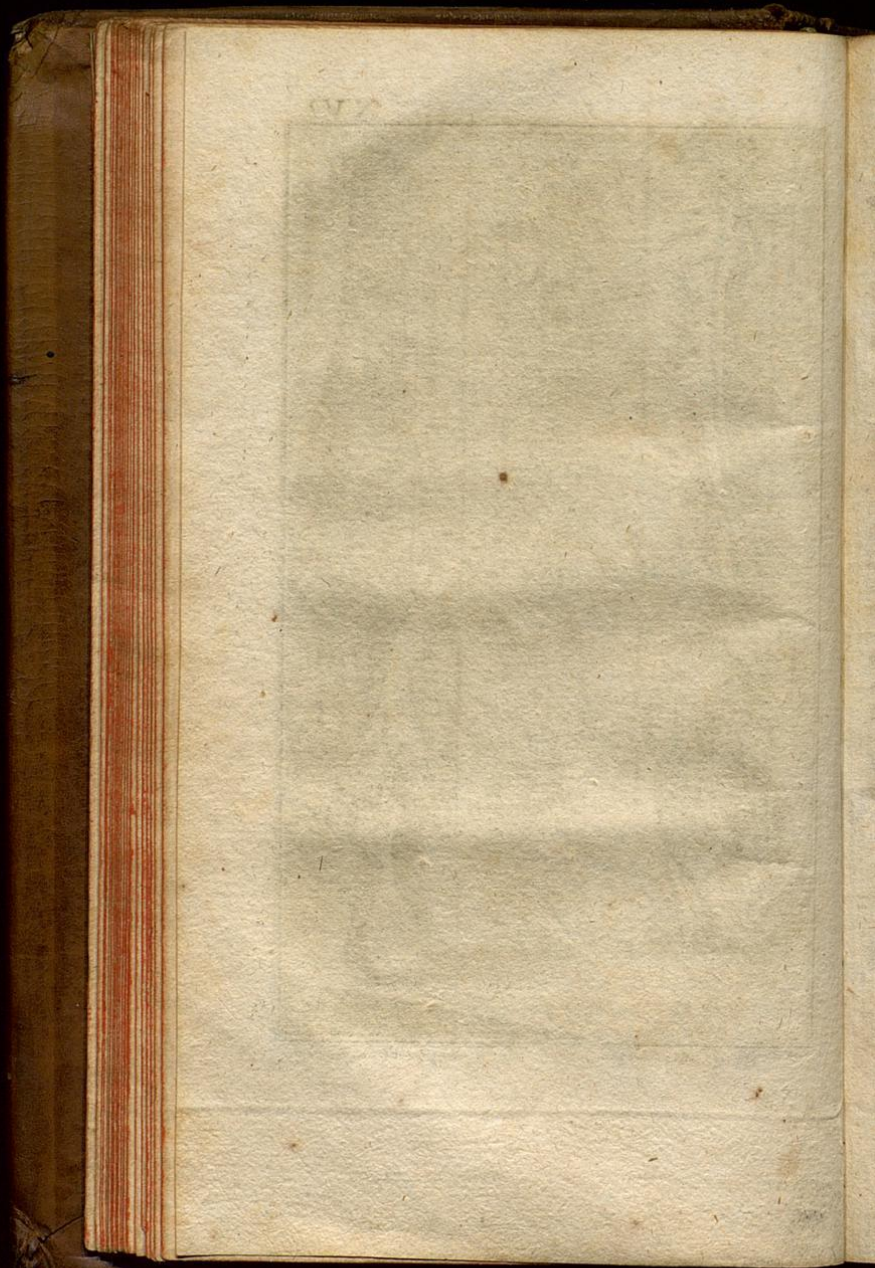
HISTOIRE DE
 que vous connoîtrez pleinement tous les faits dont je puis vous instruire. Je serai le soutien de la délicatesse de Miss Byron & de tous ses parens dans cette importante occasion, plutôt que de travailler à l'affoiblir; dussè-je en souffrir. Vous voudrez bien lire ces Lettres à votre fille Byron, à sa Lucy, à Mr. & M^e. Selby, & à quiconque vous jugerez à propos de consulter. Ce seront, je suppose, ceux qui savent déjà quelque chose de l'histoire de l'excellente Clémentine. Si, après que vous les aurez lues, il m'est permis de rendre mes devoirs à Miss Byron, sans blesser ses idées de délicatesse, & les vôtres, qui l'ont toujours dirigée, & si en même tems je puis être reçu avec cette noble franchise qui l'a mise à mes yeux au dessus de toutes les femmes, excepté une, (Excusez moi, Madame, je dois toujours mettre ces excellentes ames dans le même rang) en ce cas, dis-je, je serai le plus heureux des hommes. Un mot de réponse de votre main, Madame, m'obligera infiniment, & d'autant plus, que vous m'accorderez plutôt cette faveur, parce qu'étant prié par mes amis d'Italie de donner l'exemple à leur chère Clémentine, comme vous le verrez dans ces Lettres, je voudrois éviter toute vaine délicatesse, & leur apprendre que je me suis adressé à Miss Byron, & que je n'ai pas été absolument refusé, si je puis être assez heureux pour pouvoir leur répondre ainsi.

C'est ainsi que le plus généreux des hommes prévint les effusions de cœur de ma Grand-Mère, en la renvoyant à ces Lettres. Il poursuivoit tout de suite, dit-il, son voyage pour Londres;



J. Eichler del. Aug. 8. 1750.

Bernigeroth sc. Lips. 1750



dres ; & il étoit si pressé de s'en aller , quand il eut dit ce qu'il avoit à dire , qu'il mit les esprits de ma Grand - Mère dans quelque agitation. Mais la joie dont elle étoit remplie , fut si grande , que toute sa peine , quand il s'en fut allé , fut la crainte d'avoir oublié de dire , ou de faire quelque chose , qui eût pu l'obliger.

Les Lettres qu'il laissa sur la table , étoient les copies de celles qu'il écrivit de Lyon au Marquis & à la Marquise , à l'Evêque , au Général , & au Père Marescotti , comme aussi à Mademoiselle Clémentine , & à son frère , le bon Jeronymo (*). Celle à la Dame ne peut être assez admirée pour la tendresse , & cependant l'acquiescement à sa volonté qu'il y exprime. Surement ils étoient nés l'un pour l'autre , quoi qu'il se trouve qu'ils ne s'uniront pas vraisemblablement.

Il y a ensuite une Lettre du Seigneur Jeronymo en réponse à celle de Lyon. Dans cette Lettre , il prie sir Charles d'employer le pouvoir qu'on lui suppose sur l'esprit de Mademoiselle Clémentine. (Quelle tâche difficile !) pour la dissuader d'entrer dans un couvent , & pour l'engager à se marier (†).

Il suit une Lettre de Mademoiselle Clémentine à sir Charles , où elle se plaint tendrement des persécutions de ses parens , qui la pressent de se marier , pendant qu'elle sollicite la permission de prendre le voile ; & elle s'adresse à sir Charles pour appuyer sa requête.

La

(*) On a omis ces Lettres dans cette collection.

(†) Voyez Lettre II.

La Lettre suivante est la replique de sir Charles à Mademoiselle Clémentine.

Enfin il y a une réponse de sir Charles au Seigneur Jeronymo. J'ai copié ces trois Lettres, & je vous les envoie en confidence (*).

Vous y verrez, ma chère, que ces deux excellentes personnes renoncent entièrement à être l'une à l'autre; & dans la replique au Seigneur Jeronymo, vous verrez qu'il parle de votre Harriet comme de son second choix. Et comment puis-je jamais assez lui tenir compte de la dignité qu'il me donne, en présentant la chose comme s'il étoit en mon pouvoir de l'obliger, en formant pour moi des scrupules, & à présent encore en s'adressant à ma Grand-Mère, plutôt qu'à moi, & laissant tout à notre décision? Mais voilà comment les hommes devoient donner de la dignité, même pour l'amour d'eux, aux femmes qu'ils souhaitent d'épouser. S'il y avoit plus de sir Charles Grandison, le monde femelle même, (beaucoup meilleur, j'espère, que les hommes) n'en deviendrait-il pas encore meilleur?

Ma Grand-Mère, au moment que sir Charles fut parti, nous envoya dire qu'elle avoit quelques nouvelles agréables à nous apprendre, & qu'en conséquence elle prioit toute la famille, & sa Harriet en particulier, de venir déjeuner avec elle le lendemain. Nous nous regardions l'un l'autre, fort étonnés. Je n'étois pas bien, & j'aurois voulu m'excuser; mais ma tante voulut que j'y allasse. Ni moi ni personne, nous ne pen-

sions

(*) Voyez Lettres III, IV, V.

sions guères que votre frère eût fait une visite en personne à ma Grand-Mère. Quand elle nous le dit, mes esprits déjà abatus eurent besoin de soutien; je fus obligée de sortir avec Lucy.

Je pensai, quand je fus un peu remise, que je ne pourrois lui pardonner d'avoir été si près, sans venir s'informer de la santé d'une créature pour qui il faisoit profession d'une si haute estime, & même de tendresse. Mais quand après être retournée dans la compagnie, ma Grand-Mère nous raconta ce qui s'étoit passé, & qu'on eut lu les Lettres, alors encore le cœur me manqua. Ils avoient tous les yeux fixés sur moi, pendant qu'on lisoit, & que ma Grand-Mère répétoit ce qu'il avoit dit, & décrivoit l'air de noblesse & de dignité avec lequel il s'étoit expliqué. Ils me regardoient avec joie & me félicitoient en silence, pendant que mon cœur éprouvoit une variété de sentimens, que je n'avois jamais sentie auparavant; une sensibilité mêlée d'étonnement: j'étois quelquefois tentée de douter si ce n'étoit point un songe, si j'étois effectivement dans ce monde, ou dans un autre; si j'étois Harriet Byron... Je ne sai comment vous décrire ce que je sentoie, tantôt agitée, tantôt réjouie, tantôt abatuë...

Abatuë? ... Oui, ma chère Lady G. l'abatement entroit pour beaucoup dans ce que je sentoie. Je ne sai pourquoi. Cependant ne peut-il pas y avoir une plénitude dans la joie, qui y mêle quelque mal-aîsé? Si cela est, excuserez-vous ma gravité, si j'en tire une preuve que l'ame humaine ne peut être pleinement satisfaite par



les biens de ce monde ; & que par conséquent la perfection de son bonheur doit être dans un autre état plus parfait ? Vous êtes une bonne femme , Lady G. , quoiqu'un peu vive ; & je ne vous excuserai pas si dans une occasion qui m'appelle à regarder à un événement très-solemnel, vous ne me pardonnez pas mon sérieux... Je dois regarder à cet événement , je le répète ; car sir Charles Grandison ne peut changer de sentiment. Le monde n'a pas de quoi le faire changer , après qu'il a fait de telles avances , à moins que je ne me comporte mal.

Eh bien , ma chère , & quel a été le resultat de notre conférence ?... Ma Grand-Mère , ma Tante & Lucy ont été d'avis que je ne devois plus m'occuper d'idées d'amour partagé , de seconde place dans un cœur. Que tous les points de délicatesse femelle étoient ajustés ; que non seulement on devoit lui passer d'aimer toujours Mademoiselle Clémentine , mais que moi , & tout son sexe devoit la révéler ; que puisqu'il s'étoit adressé à ma Grand-Mère , elle répondroit pour moi & pour nous tous , comme elle le trouveroit bon.

Je me taisois. A quoi pensez-vous , ma chère ? dit ma tante avec sa tendresse ordinaire.

Penser ! dit mon oncle , avec sa plaisanterie accoutumée ; pensez-vous que si Harriet avoit quelque objection à faire , elle auroit gardé le silence ?... Moi je suis d'avis d'envoyer chez sir Charles sur le champ. Qu'il vienne lundi prochain & qu'on les marie avant la fin de la semaine.

Pas tout-à-fait si vite , Mr. Selby , dit ma Grand-

Grand-Mère en souriant. Envoyons chez Mr. Deane, son amitié pour mon enfant, & ses égards pour nous tous demandent le retour le plus reconnoissant.

Que dianre, dit mon oncle, & différer de répondre à sir Charles qui demande une prompté réponse, par des raisons de générosité, pour l'amour de la Dame étrangère, & de sa famille, & j'espère un peu pour son propre compte?...

Non, Mr. Selby: il ne faut pas différer d'écrire, non plus. Nous connoissons déjà assez les sentimens de Mr. Deane. Mais, de mon côté, je ne sai quelles conditions, quelles additions à la fortune de mon enfant, je dois proposer...

Additions, Madame!... Oh, oui, sûrement il faut qu'il y en ait quelqu'une... Et nous sommes en état, & aussi bien disposés qu'en état d'en faire, permettez moi de vous dire.

Je vous supplie, Monsieur, dis-je, ... Je vous prie, Madame... ne parlons pas de cela... Sûrement il y a assez de tems pour parler sur ce sujet.

Cela est vrai, ma nièce, dit Mr. Selby: Mr. Deane entend les affaires. Pour moi, Dieu me benisse, je n'y entends rien. Mr. Deane & sir Charles traiteront cette affaire entre eux: envoyons chez Mr. Deane, comme vous dites... mais je serai moi-même le porteur de ces bonnes nouvelles.

Mon oncle fredonna alors une ligne d'une vieille chanson, & dit, j'irai chez Mr. Deane: Je partirai aujourd'hui... Abatez la muraille, comme disoit un de nos Rois, la porte est trop loin... J'amenerai Mr. Deane demain, ou il m'en coûtera une chute.

B 7

Vous

Vous connoissez mon oncle, ma chère. C'est ainsi qu'il exprimoit sa joie.

Ma Grand-Mère se retira dans son cabinet; & voici ce qu'elle écrivit à sir Charles. Tout le monde est charmé quand elle prend la plume. Personne ne fit aucune objection contre un seul mot.

Mon cher Monsieur,

La réserve seroit impardonnable de notre côté, avec un homme qui est au dessus de la réserve, & dont les offres sont le résultat de la délibération, & d'un attachement, qui étant fondé sur le mérite de notre très-cher enfant, ne peut être révoqué en doute. Nous recevons tous comme un honneur, l'offre que vous nous faites d'une alliance, qui honorerait les familles du premier rang. Peut-être vous avouera-t-on un jour, que c'étoit le premier des souhaits de M^e. Selby & des miens, que celui qui avoit délivré la chère créature de l'insulte & de la détresse, pût être en liberté d'acquiescer des droits sur son amour.

La manière noble dont vous vous êtes expliqué sur un sujet qui vous a donné de grands embarras, a pleinement satisfait M^e. Selby, Lucy, & moi. Nous ne pouvons avoir aucun scrupule de délicatesse; & je ne crains point non plus de blesser la vôtre par ma franchise. Mais, pour notre Harriet... vous trouverez peut-être avec elle, non pas de l'affectation, elle est au dessus de ce défaut, mais quelque difficulté, si vous comptez sur son cœur tout entier. Elle sait par expérience ce qu'on doit accorder à un double amour, un amour partagé...

gé . . . Le Docteur Bartlet n'auroit peut-être pas dû l'instruire du caractère d'une Dame qu'elle préfère à elle-même, & dont M^{re} Selby & moi, en lisant sa triste histoire, avons quelquefois pensé d'une manière qui n'est pas injuste. Si elle peut être engagée à aimer, à honorer celui qu'elle choisira, autant qu'elle aime, qu'elle honore, qu'elle admire Mademoiselle Clémentine, il aura lieu d'être satisfait. Vous voyez, Monsieur, que pouvant donner la préférence à cette même Dame, contre nous-mêmes, (Miss Byron c'est nous-mêmes) nous ne pouvons avoir de scrupule sur ce que vous la donnez à cette même incomparable femme. Puisse-t-elle être heureuse! Si elle devoit ne pas l'être, & que son malheur vint de notre bonheur, c'est là, mon cher Monsieur, tout ce qui pourroit causer de la peine à aucun de nous dans une occasion si agréable à

Votre sincère amie & servante,
HENRIETTE SHIRLEY.

Mais, ma chère Lady G. votre frère ne vous a-t-il rien dit, ni à Lady L. de son intention? Pourquoi, s'il l'a fait, ne m'en dites-vous rien? Mais je ne puis avoir aucun doute. N'est-ce pas sir Charles Grandison? Cependant, il me semble que je voudrois savoir ce que diront ses premières Lettres d'Italie.

Vous ne devez vous faire aucun scrupule, ma chère Lady G., de montrer toute ma Lettre à Lady L., & si vous voulez, à Emilie. Mais raportez en seulement le contenu, comme vous le jugerez convenable, à vos Messieurs.

Je

